

La destinée humaine dans l'Anthropocène

Clive Hamilton

**Un discours à la conférence "Thinking the Anthropocene"
Sciences Po, Paris, 15 Novembre 2013**





Je souhaite aujourd'hui mettre en avant huit propositions concernant l'Anthropocène et la façon dont ce concept impacte notre conception du futur de l'humanité*.

* Je remercie Andrew Glikson dont les commentaires m'ont permis de corriger un certain nombre de malentendus de la science du système Terre. Les erreurs restantes sont ma seule responsabilité.

Proposition 1. La nature n'est plus strictement physique

Par le passé, chaque passage d'une division de l'échelle de temps géologique à une autre est survenu parce que les formidables forces de la Nature se sont manifestées de façon extraordinaire, mais toujours inconsciemment et involontairement. Dans l'Anthropocène, l'« empreinte humaine sur l'environnement mondial est aujourd'hui devenue si vaste et si active qu'elle concurrence certaines des grandes forces de la Nature dans leur impact sur le fonctionnement du système Terre¹ ». Cette nouvelle « force de la nature » est radicalement différente des forces géologiques telles que l'érosion, le volcanisme, la chute d'astéroïde, la subduction et les flux solaires – elle recèle une part de volonté. Elle exprime un acte de volition. Les impacts anthropiques – l'augmentation de la concentration atmosphérique en dioxyde de carbone, mais aussi les invasions d'espèces à l'échelle globale, la perturbation du cycle de l'azote etc. – ne sont pas seulement des événements mais aussi les conséquences, intentionnelles ou non, de *décisions* prises par des esprits humains. Dans la nature, telle que nous l'avons toujours conçue, aucune décision n'est prise.

Si, dans l'Anthropocène, les humains ont envahi la sphère de la géologie, nous devons nous rappeler que les forces qui sont en jeu – impacts physiques, réactions chimiques, changements de température et conductivité thermique – sont des forces qui opèrent involontairement. L'humanité est peut-être mieux décrite sous le terme de *puissance géologique* car il nous faut considérer sa capacité à prendre des décisions ainsi que sa capacité à transformer la matière. Contrairement aux forces naturelles, c'est une puissance qui peut être retenue aussi bien qu'exercée.

Ainsi donc, pour la première fois dans l'histoire de la Terre, longue de 4,5 milliards d'années, nous faisons face à la combinaison d'une force ou puissance immatérielle et de forces physiques. Et cette nouvelle force ne peut être intégrée qu'imparfaitement au système géodynamique qui permet de comprendre l'évolution géologique de la planète. Alors que les autres forces sont, en principe, quantifiables et prédictibles (malgré la mécanique quantique), la nouvelle force ne peut être incluse dans le système que dans la mesure où les activités humaines sont prédictibles. (L'incertitude relative au comportement de cette nouvelle force est à l'origine des larges variations au sein du

spectre des projections du réchauffement planétaire des scénarios du GIEC.) Il s'avère cependant aujourd'hui que tant que les humains existeront sur la planète, les époques, les ères et les périodes sont condamnées à demeurer des hybrides combinant les forces physiques et cette nouvelle puissance.

Il en résulte que l'humanité moderne et technologique ne doit pas être pensée comme une nouvelle force *s'ajoutant* aux précédentes forces naturelles, mais comme une puissance unique qui, en un sens, *infuse* les forces naturelles et interfère avec leur action.

Nous faisons aujourd'hui face à une puissance volitive, identifiée par la science, qui imprègne l'ensemble du système Terre et change son cours. Cette nouvelle donne semble ressusciter, de façon inédite, l'idée philosophique d'un esprit existant sous une forme ou une autre dans le monde non-humain. Je l'ai appelée une puissance pour suggérer une force injectée de *volonté*, une idée caressée par Schiller lorsqu'il écrivit : « La force est une volonté dépersonnalisée ».

Inférer que l'Anthropocène est une toute nouvelle division de l'échelle de temps géologique, peut être approché d'une autre façon. Si la Commission Internationale de Stratigraphie ajoute l'Anthropocène à sa géochronologie, il faudra décider, sur la base d'indicateurs stratigraphiques, s'il est plus pertinent de le classer en tant qu'âge géologique, époque ou période. Selon Jan Zalasiewicz et ses collègues, il serait pertinent mais quelque peu conservateur d'accorder à l'Anthropocène le statut d'époque, plus longue qu'un âge mais plus courte qu'une période ; mais ils ajoutent que si la société ne réagit pas rapidement aux signes avant-coureurs de la perturbation climatique il pourrait alors devenir nécessaire de promouvoir l'Anthropocène du statut d'époque à celui de période.²

En d'autres termes, nous entrons dans un épisode géologique dont la désignation dépend non seulement de la collecte et de l'évaluation des données disponibles, mais aussi des impacts humains sur le système Terre qui *ne se sont pas encore produits*. Le verdict sur le statut de l'Anthropocène, que rendra la Commission Internationale de Stratigraphie dans les trois ou quatre prochaines années, pourrait alors être invalidée non pas par la *découverte* de nouvelles preuves d'ores et déjà existantes, mais bien par une *génération* de nouvelles preuves qui émergeront dans le futur. Aucune autre division de l'échelle de temps géologique n'est sous le coup d'une telle invalidation.

¹ Will Steffen, Jacques Grinevald, Paul Crutzen and John McNeil, « The Anthropocene : Conceptual and historical perspectives », *Philosophical Transactions of the Royal Society A* 369 (2011), pp. 842–67.

² Zalasiewicz et al., « The New World of the Anthropocene », unpublished paper, 2013.



Proposition 2. La modernité est impossible dans l'Anthropocène

En 2012 l'éminent scientifique américain du climat Kevin Trenberth a fait une déclaration saisissante.

À la fameuse question « tel événement est-il causé par le changement climatique », la réponse est « c'est une mauvaise question ». Tous les événements météorologiques sont affectés par le changement climatique puisque l'environnement dans lequel ils se produisent est plus chaud et plus humide qu'auparavant.³

La représentation moderne du monde, qui le divise en deux boîtes estampillées « Nature » d'un côté et « Humanité » de l'autre, n'est plus soutenable, c'est la science du climat qui nous l'affirme. Au sein du système climatique, le naturel et l'humain se combinent, leurs influences respectives ne peuvent être distinguées nettement. Et ceci est vrai pour l'ensemble du système Terre, car la perturbation du climat implique fatalement la perturbation de tous les éléments du système Terre.

En résumé, tout est désormais en jeu. Chaque mètre cube d'air et d'eau, et chaque hectare de terre est aujourd'hui marqué de l'empreinte humaine. Les humains ont entièrement envahi la planète comme le montre le fait saisissant qui suit.

Imaginez que vous puissiez peser tous les animaux demeurant à la surface du sol de la Terre. Ces créatures peuvent être divisées en trois classes : *les animaux sauvages*, des éléphants, chameaux et ours polaires aux lapins, kangourous et loups ; *les animaux domestiques*, comprenant les vaches, les moutons, les porcs, les chats et chiens ; et *les êtres humains*. Si nous les pesions tous et calculions ainsi leur masse en millions de tonnes, quelle serait la part relative de chacune de ces trois classes ?

Le scientifique canadien Vaclav Smil a fait le calcul.⁴ Il s'avère que les humains comptent pour 30 pour cent de la masse totale, et les animaux domestiques pour 67 pour cent. Il en résulte que l'intégralité des animaux sauvages à la surface de la Terre ne compte que pour trois pour cent de la masse totale des animaux. Selon les mots de Smil : « La masse totale des vertébrés sauvages est aujourd'hui infime en comparaison à la biomasse des animaux domestiques ».

L'inspection de la boîte intitulée « Nature » ne nous révélerait que très peu d'animaux sauvages, un constat aux antipodes de l'image des plaines grouillantes de gnous que nous vendent les documentaires animaliers. Ce qui distinguait les sciences sociales et les humanités qui ont émergées au 18^{ème} et 19^{ème} siècle en Europe n'était pas leur

aspiration scientifique mais plutôt leur intérêt exclusif pour la sphère sociale.

La sociologie, la psychologie, la science politique, l'histoire et la philosophie reposent sur l'hypothèse suivante : les événements de la vie humaine, qu'ils soient exceptionnels ou ordinaires, se jouent sur la toile de fond qu'est la nature aveugle et vaine. Seuls les humains ont la capacité d'agir. Tout ce qui mérite d'être analysé prend alors place dans le monde clos du « social ». Lorsque l'environnement est pris en compte – en histoire, sociologie ou politique environnementale – « l'environnement » en question est l'*Umwelt*, le monde naturel de « là bas ». Il nous entoure et s'immisce parfois même dans nos plans, mais il demeure toujours à part.

Et une simple « prise en compte » passe à côté de ce qui constitue l'essentiel de cette nouvelle époque. Nous ne pouvons plus nous contenter de dessiner un diagramme représentant la « Société » imbriquée dans un cercle plus large étiqueté « Nature ». La singularité de l'Anthropocène réside dans le fait que l'homme participe désormais intrinsèquement au fonctionnement global du monde naturel. Tant que l'action de l'homme ne sera pas internalisée, les intellectuels se trouveront dans l'incapacité de comprendre la politique, la sociologie ou la philosophie du changement climatique selon une démarche fidèle à la science.

Si notre avenir s'est enchevêtré dans celui de l'évolution géologique de la Terre alors, contrairement à la conviction moderniste, il n'est plus possible pour nous autres humains de faire notre propre histoire puisque la scène sur laquelle nous l'écrivons y joue désormais le rôle d'une puissance dynamique et capricieuse.

Les acteurs doivent eux-aussi être réexaminés minutieusement avec un regard neuf. Si, sur la Terre hybride de l'Anthropocène, il n'est plus possible de qualifier les humains d'animaux rationnels ou de créatures choisies par Dieu ou même d'espèce quelconque, quel genre d'êtres sommes-nous ? Inutile de dire ici que, eu égard à la crise climatique qui nous menace, l'idée même que l'homme puisse être un animal rationnel ne peut que déclencher chez nous un rire tonitruant.

De la même façon, le récit biologiste des humains comme animaux faits d'instincts, de pulsions et de gènes égoïstes se révèle encore plus indéfendable dans l'Anthropocène puisque c'est précisément parce que les humains ne sont pas comme le reste des animaux que la nouvelle époque est advenue. L'humain a toujours été l'anomalie, la créature à la fois naturelle et contre nature. Si l'Anthropocène est à ce point capital, c'est parce que l'anomalie de la nature remodèle aujourd'hui la nature elle-même.

Proposition 3. Les chercheurs en sciences sociales doivent devenir des géophysiciens

À la conférence de l'Union américaine de géophysique en 2012, le géophysicien Brad Werner a présenté un papier au titre cinglant de « La Terre est-elle foutue ?⁵ ». Dans le cadre d'une conférence

³ Kevin Trenberth, « Framing the way to relate climate extremes to climate change », *Climatic Change*, November 2012, Volume 115, Issue 2, pp 283-290.

⁴ Vaclav Smil, « Harvesting the Biosphere : The Human Impact », *Population and Development Review* 37(4): 613-36, December 2011. The proportions are of mass measures in dry weight.

⁵ "Is Earth f**ked?"



officielle, Brad Werner, directeur du Laboratoire des systèmes complexes de l'Université de Californie à San Diego, a osé poser la question qu'une grande partie de l'assemblée se posait depuis longtemps lors des pauses café.

La façon dont Werner se saisit de la question du futur de la Terre entraîne certaines implications troublantes pour les chercheurs en sciences sociales. Il construit un modèle dynamique connu sous le nom de « système mondial couplé humain-environnement⁶ ». Outre les équations ordinaires permettant d'apprécier les éléments du système Terre, le modèle intègre les activités humaines qui sont représentées dans le module qu'il appelle « la culture globale dominante ». Le module décrit essentiellement le système mondialement intégré de l'usage des ressources et de la production de déchets qui résultent de notre besoin insatiable de croître et de la détermination des institutions politiques à assurer l'expansion perpétuelle.

Le problème fondamental auquel la Terre fait face, auquel nous faisons face, est la discordance entre les échelles de temps courtes des marchés et des systèmes politiques qui leurs sont liés, et les échelles de temps beaucoup plus longues dont a besoin le système Terre pour s'adapter à l'activité humaine. La crise climatique nous menace non pas parce que les marchés ne fonctionnent pas assez bien, mais au contraire parce que l'économie de marché fonctionne trop bien. Le progrès technologique et la mondialisation de la finance, des transports et des communications ont huilé les roues de ces éléments du système planétaire qui sont pilotés par l'homme, leur permettant ainsi d'accélérer.

Selon Werner, aucune des solutions issues de la culture dominante – dont les procédés suivants qui sont tous compatibles avec le système : analyse coût-bénéfice, accords mondiaux, prix du carbone et structure des groupes d'intérêt politiques – ne peut ralentir le facteur humain du système mondial. Seul un activisme radical allant à l'encontre de la culture dominante – comprenant les « manifestations, blocus et sabotages » - permet d'envisager la possibilité que la Terre n'est pas foutue.

Dipesh Chakrabarty a décrit l'Anthropocène comme l'époque au cours de laquelle l'histoire humaine et l'histoire géologique convergent.⁷ Nous découvrons en Brad Werner un géoscientifique qui intègre les processus *humains* aux processus du *système Terre* afin de nous offrir un modèle planétaire dans lequel l'histoire humaine et l'histoire géologique se frottent l'une à l'autre. Dans l'Anthropocène, un géoscientifique qui exclut le facteur humain de sa modélisation du système Terre est coincé dans la pensée holocénique ; et un chercheur en sciences sociales qui analyse les « systèmes humains » isolément des processus du système Terre est coincé dans un monde de la modernité qui n'est plus compatible avec la connaissance scientifique.

Alors que les chercheurs en sciences sociales se tourmentent à essayer de déchiffrer les échecs politiques et sociaux qui sont à l'origine de l'irréparable perturbation climatique, Brad Werner affirme :

⁶ Global coupled human-environmental system.

⁷ Dipesh Chakrabarty, « The Climate of History: Four Theses », *Critical Inquiry* 35 (Winter) 2009.

« Il s'agit vraiment d'un problème de géophysique. Ce n'est pas quelque chose que nous pouvons simplement laisser aux chercheurs en sciences sociales ou aux humanités ». Avant l'avènement de cette nouvelle époque géologique, une telle déclaration aurait été absurde ; mais aujourd'hui, les chercheurs en sciences sociales de l'Anthropocène n'ont d'autre choix que de devenir géophysiciens.

La célèbre thèse de Karl Marx postule que les contradictions historiques internes du système capitaliste s'aggraveront jusqu'à l'implosion qui marquera l'avènement de la révolution. Il prétendait que sa théorie de la révolution était « scientifique ». En vérité, dans un monde exclusivement social, donc complètement erratique, les mécanismes de transformation sociale identifiés par Marx ne fonctionneraient jamais de manière si prédictible. Notre modèle de dynamiques géophysiques qui, en stimulant les manifestations, les blocus et les sabotages, débouche sur une tentative de renversement de la culture dominante, constitue une théorie du changement révolutionnaire qui peut cette fois plus légitimement se revendiquer scientifique.

Proposition 4. La loi d'airain du progrès a été abrogée

Que signifie l'expiration des 10 000 ans de fiabilité climatique qui ont rendu la civilisation possible et que l'on appelle l'Holocène ? Qu'implique pour l'humanité l'entrée dans une ère de volatilité climatique présentant un taux de réchauffement rarement égalé dans les archives paléoclimatiques ?

La conséquence la plus immédiate réside dans le fait que l'axiome du monde moderne, à savoir le progrès sans fin, s'avère désormais indéfendable. Nous avons tendance à oublier le degré d'enracinement de cette hypothèse ; il s'agit du formidable récit qui ne prendra jamais fin, du fil conducteur de toutes les décisions prises dans les sphères publique ou privée ou encore dans la vie des entreprises.

Les mouvements politiques utopistes ont souvent été identifiés à une forme de matérialisation de la promesse du salut chrétien. Chez les utopistes, comme Hans Jonas l'a observé, il ne faut pas longtemps avant que l'*idéal* du progrès se cimenter en une *loi*, une loi historique.⁸ La loi du progrès a permis à ceux qui la comprenaient de connaître le futur ; être un acteur politique signifiait travailler à accélérer l'avènement de l'inévitable.

Lorsque l'idéal est devenu loi, tous les champions de la transformation sociale – démocrates, marxistes et libérateurs de toute espèce – pouvaient croire que l'histoire était de leur côté. Être « progressiste » signifiait se ranger du côté de l'histoire. Des philosophes tels que Hegel ont fourni le moteur dialectique à la logique implacable du progrès, mais en fin de compte, la preuve universellement tangible résidait dans la progression inflexible du produit intérieur brut.

⁸ Hans Jonas, *The Imperative of Responsibility*, University of Chicago Press, Chicago, 1984, p. 163.



Que devient l'idéal du progrès lorsque la loi s'infirme, ou se révèle n'avoir été vraie que pendant une période désormais révolue ? La loi ne peut perdurer que si nous faisons fi du dépassement de l'âge du progrès et si nous feignons de croire que l'Anthropocène ne concerne et n'inquiète que les scientifiques. Bien que les utopies émergent en temps de troubles profonds, toutes présupposent la stabilité et l'absence de conflit. Cependant il n'y aura pas de stabilité dans l'Anthropocène, surtout si la perspective d'un changement brusque (points critiques, effets de rétroaction, événements extrêmes etc.) se confirme.

Au lieu d'investir dans plus de croissance, nous allons engloutir nos ressources en tentant de rendre nos vies résistantes au climat – nos villes, nos côtes, nos infrastructures, nos maisons, nos réserves de nourriture. La tâche principale consistera à protéger les acquis du passé et à gérer les effets de l'insécurité climatique afin qu'ils ne dégénèrent pas en conflit.

Proposition 5. Les hommes ne peuvent rêver d'utopie que durant le sommeil de Gaïa

Sur le chemin de chaque utopie, les structures enracinées du pouvoir et l'opiniâtre « nature humaine » ont constitué les obstacles. Parce que les victoires utopistes s'accomplissent via une rupture historique, souvent sous la forme d'un acte de violence, qui renverse les vieilles structures et forge un « homme nouveau ». Mais la rupture à laquelle nous faisons face aujourd'hui n'est pas de notre fait, ou plutôt nous ne l'avons pas consciemment fait advenir ; il ne s'agit pas d'une rupture à embrasser mais plutôt à laquelle il faut résister puisqu'elle bride notre liberté, notre puissance et notre aptitude à construire une Nouvelle Jérusalem.

En tant que modernes, nous nous sommes convaincus que nous pourrions façonner notre destinée sur la base de nos croyances. Nous croyions en notre capacité à transformer la nature. Mais dans l'Anthropocène, la Terre a été mobilisée, elle ne sera pas soumise et tient notre sort en ses mains.

Quelques penseurs avant-gardistes ont d'ores et déjà commencé à questionner le sens de la nouvelle époque qui s'annonce et sont aux prises avec la terrible vérité mise à jour par la science du climat. Dans *Vivre la fin des temps*, Slavoj Žižek se penche sur la question essentielle qui se pose à la gauche : dans le cadre du transfert dans l'Anthropocène, « comment penser le lien entre l'histoire sociale du Capital et les beaucoup plus vastes changements géologiques des conditions de vie sur Terre ? »

Žižek déclare que « la matérialité se réaffirme aujourd'hui avec un esprit de vengeance » sur le travail intellectuel. C'est vrai ; malgré tout, il s'en remet aux vieilles catégories sociales du capital et du travail. Il n'a pas changé de paradigme puisqu'il considère que la « résolution » du problème passe prioritairement par un renouvellement du système socio-économique, confiant qu'il est à l'idée que la Terre suivra docilement le programme. Pour lui, la capacité d'agir, le tout premier enfant des Lumières, demeure intacte : « On peut résoudre le problème universel... seulement en se sortant d'abord de l'impasse spécifique du mode de production capitaliste ». Bien sûr, les modes de

production socialistes se sont révélés tout aussi dédaigneux de Gaïa. Et eu égard au fait décisif que le dioxyde de carbone demeure dans l'atmosphère pendant un millier d'années, il est déjà trop tard pour faire machine arrière.

Ulrich Beck semble aller plus loin en reconnaissant le fait que les dynamiques non-intentionnelles de la modernisation capitaliste « menacent ses propres fondations⁹ ». Le changement climatique prouve que la sociologie ne peut plus maintenir de séparation entre les forces sociales et naturelles. Il met en œuvre « l'extension et l'approfondissement en cours des combinaisons, confusions et « mélanges » entre nature et société ».

C'est tout à fait vrai ; cependant Beck revient lui aussi immédiatement au paradigme ordinaire en tentant d'inscrire le changement climatique dans les vieilles catégories. Il en arrive à réinterpréter la perturbation des conditions de vie à l'échelle millénaire comme une opportunité en or d'accomplir le rêve progressiste. Fermons nos oreilles, nous dit-il, au récit « déprimant » de la catastrophe et bannissons la « négativité » des « âmes vertes bien intentionnées ». Lorsque le public mondial (déjà une utopie en soi) se rendra compte que nous sommes tous dans le même bateau, « quelque chose d'historiquement nouveau peut émerger, à savoir une vision cosmopolite dans laquelle les individus se verront comme faisant partie d'un monde en danger... ». Il nourrit l'espoir poignant de l'avènement d'un âge d'or de « l'illumination forcée » et du « réalisme cosmopolite ». Bonne chance.

Beck est le Moderne ultime, dont la foi implicite en la réflexivité, en notre rationalité, garantit notre capacité autonome à réagir au monde tel qu'il est. Cependant, la crise climatique ne dresse-t-elle pas avant toute chose le constat d'échec de la modernisation réflexive ? La réponse humaine à la crise climatique révèle d'abord notre résolution à *ne pas être* réflexif, mais à poursuivre aveuglément comme si de rien n'était. C'en est le fait majeur.

Répondre aux changements climatiques requiert selon Beck, un « nouveau contrat entre les manageurs du risque et les victimes du risque dans une société du risque mondialisé ». Ce nouveau contrat n'est rien de plus qu'un ajustement des termes du vieux Contrat Social, duquel la Terre elle-même, dans sa nouvelle incarnation comme Anthropocène, demeure exclue. Pour Beck, l'écologie se mue en un stimulus pour résoudre la pauvreté, l'inégalité et le nationalisme corrosif (tant que l'on fait abstraction de la négativité des verts moroses), mais la vieille Terre reste une simple toile de fond sur laquelle se joue le drame humain.

Nous en sommes là. La modernité a déraciné les sciences sociales, les a arrachées à la terre. Elles sont devenues des disciplines *hydroponiques*, flottant sur les eaux du social, envoyant leurs racines chercher des nutriments fournis uniquement par ce que les humains se font les uns aux autres, nourries uniquement par la culture. Mais l'hydroponie présente un inconvénient majeur : sans le sol agissant comme tampon, si le système rencontre le moindre problème, les plantes disparaissent rapidement. Dans l'Anthropocène, quelque chose cloche dans le système, mais pour résoudre le problème, nos meilleurs

⁹ Ulrich Beck, « Climate for Change, or How to Create a Green Modernity ? », *Theory, Culture & Society* 2010, 27(2-3): 254-66.



chercheurs en sciences sociales ne savent que consulter les manuels d'hydroponie, dans lesquels ils trouvent les vieilles réponses – changer la composition en micronutriments de l'eau.

Les Modernes, tels que Žižek et Beck, sont comme l'Ange de l'Histoire de Walter Benjamin, ils volent dans le futur mais en regardant derrière, fuyant un horrible passé de souffrance et d'oppression mais incapables de voir la destruction qui se profile à l'horizon. Pour eux, le réel, c'est que nous laissons derrière et le futur est uniquement ce que le sujet autonome finit par créer.

Peu de progressistes se sont retournés pour faire face au futur ; et on comprend facilement pourquoi, car le progressiste qui se retourne ne peut plus demeurer progressiste. Dans l'Anthropocène, en plus du passé auquel nous cherchons à échapper, nous avons désormais un futur que nous voulons éviter ; nous sommes piégés des deux côtés.

Proposition 6. Il est trop tard pour négocier avec la Terre

Sous les termes du vieux contrat social, les individus consentent à se conformer aux lois en échange de quoi l'Etat accepte d'assurer l'ordre et de protéger nos libertés. Michel Serres a affirmé que nous devons désormais négocier un second contrat, un contrat avec la nature.¹⁰ Il écrit qu'en s'éloignant de l'état de nature, nous sommes devenus un parasite sur la planète, n'ayant reconnu que récemment que nous empoisonnons notre hôte. Réimaginer une relation symbiotique est la seule façon de garantir la survie à la fois des humains et de la Terre. Sous les termes de ce contrat naturel, l'humanité abandonnera l'idée de maîtrise « au profit de l'attention admirative, de la réciprocité, de la contemplation, et du respect ». Le contrat garantira les droits de la nature et réparera les préjudices.

Michel Serres écrivait en 1992, à une époque où j'aurais été d'accord avec lui, je ne veux donc pas être sévère. Mais quelle constitution confère à l'humanité le pouvoir de garantir des droits à la Nature ? Que pouvons-nous rembourser à la Terre ? La Nature tient-elle un registre de notre dette écologique ? Entendons-nous la victime de la rapacité humaine nous appeler plaintivement à plus de considération ? Devons nous attendre de la reconnaissance de la part de la nature si nous daignons lui accorder ses droits contractuels ? Lui imposer un statut de victime n'est-ce pas simplement prolonger la domination sous une autre forme ?

Pendant deux siècles, nous avons lutté pour l'équité et la justice, pour une lecture progressiste du contrat social. En appeler à un second contrat, un accord de réciprocité et de justice entre l'humanité et la Nature, c'est projeter une conception du social datant du 18^{ème} siècle sur l'Anthropocène – un monde social fait de lois, de codes, de devoirs, de sanctions, de droits et de responsabilités, projeté sur une entité n'entendant rien à ces choses-là. Lorsque Serres dit que nous pouvons parvenir à un accord parce que nous parlons le langage de la Nature des « forces, relations et interactions », n'est-ce pas une nouvelle tentative très mal déguisée de prise anthropique du pouvoir ?

¹⁰ Michael Serres, *The Natural Contract*, University of Michigan Press, Ann Arbor, 1995 [1992]

Pendant les deux décennies qui ont succédé à ces écrits de Serres, la science du système Terre nous a appris que le globe auquel nous offrons gracieusement un accord de paix – la passive et prédictible victime de notre exploitation et de notre négligence – n'existe que dans nos imaginations. Les plus éclairés d'entre nous aspirent à l'harmonie, la soutenabilité et la coopération. Mais ces aspirations se heurtent aux images du « géant réveillé » et de la « bête grincheuse » que les scientifiques du globe utilisent pour décrire de façon frappante Gaïa « se défendant » et « cherchant à se venger », un monde d'« étés colériques » et de « spirales de la mort ».

Nous ne sommes pas en mesure de commencer à affirmer notre volonté de négocier un contrat avec la Terre. Au lieu de parler de restitution, ne devrions-nous pas nous préparer aux représailles ?

Proposition 7. La Terre est indifférente à notre amour

L'avènement de l'Anthropocène s'accompagne de répercussions lourdes de conséquence pour l'environnementalisme. Permettez moi de citer une déclaration apparemment indiscutable :

Au cœur de l'environnementalisme moderne est l'idée que l'humanité doit épargner à la Terre des dommages supplémentaires.¹¹

Une telle déclaration porte l'image sous-jacente de l'homme violant et pillant la nature passive, fragile et toujours victime. Cependant, aujourd'hui, nous voyons que la planète a été écartée de son état de repos, a été extraite de l'exceptionnelle période de stabilité climatique caractéristique des derniers 10 000 ans. Elle s'est désormais embarquée sur une trajectoire incontrôlable, dangereuse pour la vie humaine.

Nous ne devons plus penser la Terre comme un docile entrepôt d'approvisionnement en ressources ou de stockage de déchets, souffrant en silence de notre rapacité et de notre indifférence. Le nouveau paradigme a été exprimé de manière saisissante par le paléoclimatologue Wally Broecker :

Les archives paléoclimatiques nous crient que, loin d'être auto-stabilisateur, le système climatique de la Terre est une bête grincheuse qui réagit de manière excessive aux moindres petites secousses.¹²

Si nous avons réveillé la bête endormie en la titillant et en la piquant, le plus prudent serait d'abord d'arrêter. Nous ne pouvons pas la rendormir ; il n'y aura pas de retour aux conditions paisibles de l'Holocène, en tout cas pas avant un millier d'années. Mais la provoquer encore plus, comme nous sommes en train de le faire, c'est de la bêtise à échelle épique.

¹¹ Michael Lind, « Is it time to embrace environmental change? », *Salon.com*, 13 December 2011.

¹² W. Broecker, « Ice cores: Cooling the tropics », *Nature*, 376 (20 July 1995), pp. 212-3.



La mission de l'environnementalisme ne peut donc plus être de sauver la planète, car la planète holocénique que nous voulions sauver s'est transformée en autre chose, quelque chose qui ne souffre ni sauvetage ni protection. Notre tâche est désormais de nous abstenir d'irriter encore plus une entité largement plus puissante que nous et dont nous comprenons à peine la « psychologie ».

Oui, la Terre appelle toujours notre respect, mais il s'agit d'un respect fondé sur la crainte plutôt que sur l'amour. Il est prudent, comme Bruno Latour nous le rappelle, de considérer Gaïa non pas comme la Terre Mère inconditionnellement aimante et soignante des romantiques, mais plutôt comme la déesse des récits grecs originaux : à moitié folle, assoiffée de sang et vindicative.

Proposition 8. Nous devons toujours regarder du bon côté de la vie

À l'aube de la modernité Francis Bacon a eu une vision – se servir de la science pour fonder « un empire de l'homme sur la nature ». L'humanité utiliserait la technologie afin de précipiter les processus naturels, un pouvoir transformatif accordé par Dieu et caractéristique des humains en tant que créatures. Pour des hommes comme Bacon, refaire la nature permettrait de racheter l'humanité de la chute biblique et de la misère du monde qui l'a suivie. La technologie et la science permettront l'avènement de ce qu'il appelle une « seconde création ».

Etonnamment, Francis Bacon a écrit le premier ouvrage sur l'hydroponie.¹³ Mais c'est sa fable intitulée *La Nouvelle Atlantide* (publiée à titre posthume en 1627) qui a eu l'impact le plus durable. Il y est question d'un conseil de sages, instruits en philosophie naturelle, qui supervise la réalisation d'un Nouvel Eden imitant le premier acte de création. Bacon appelle le conseil la Maison de Salomon ou encore le Collège des Travaux des Six Jours. Le Collège sert de gardien du savoir-faire relatif à la transformation de la nature. Le mage dit : « Le but de notre fondation est la connaissance des causes et des mouvements secrets des choses ; et le recul des frontières de l'empire humain, jusqu'à ce que son influence s'étende à toute chose. »

La Nouvelle Atlantide était l'une des premières visions du perfectionnement de la société humaine au moyen de la conquête de la nature, une sorte de *technicae paradisum*. Les scientifiques deviendraient les instigateurs de l'Utopie, et au cours de l'histoire de la science moderne, beaucoup de ses praticiens avant-gardistes furent heureux de jouer ce rôle.

Fredrik Albritton Jonsson a identifié quelques-unes des nombreuses manières dont les idées de Bacon avaient été appliquées, depuis les premiers progrès de l'agriculture anglaise jusqu'à l'idéologie de la destinée manifeste qui a stimulé la conquête de l'Ouest Américain au 19^{ème} siècle.¹⁴ La vision d'une seconde création a atteint son zénith

¹³ *Sylva Sylvarum*, published in 1627.

¹⁴ Fredrik Albritton Jonsson, « The Origins of Cornucopianism: A preliminary genealogy », paper presented to "The History and Politics of the Anthropocene" conference, University of Chicago, May 17-18, 2013.

séculaire aux Etats-Unis dans les décennies d'après-guerre du 20^{ème} siècle, probablement dynamisée par la puissance inespérée de la fission nucléaire qui repose au cœur du complexe militaro-industriolo-universitaire.

Son enracinement profond dans la psyché américaine permet d'expliquer pourquoi la foi en la géo-ingénierie est plus forte aux Etats-Unis qu'en Europe, et probablement pourquoi aujourd'hui, certains Chrétiens évangéliques américains se sont embarqués sur des bateaux de croisière à destination de l'Antarctique fondant, où ils ont été pris en train de semer des graines à la volée dans l'espoir de voir le continent nouvellement mis à nu fleurir en un nouvel Eden.

Plus sérieusement, nous assistons à une récupération contemporaine de l'idée de seconde création dans le nouveau paradigme de l'Anthropocène comme événement à *célébrer* plutôt qu'à regretter et à craindre. Au lieu de prendre acte de l'irréfuitabilité des dégâts provoqués par l'arrogance humaine, une nouvelle espèce d'« éco-pragmatiques » accueille chaleureusement la nouvelle époque comme affirmation de notre capacité à transformer et contrôler. Ils ne l'interprètent pas comme la manifestation de l'imprudence, de la bêtise ou de l'indifférence de l'humanité, mais comme une opportunité pour les humains de réaliser leur plein potentiel. Ainsi, l'écologiste américain Erle Ellis défend l'idée qu'il appelle « le bon Anthropocène ». Il n'y a pas de frontières planétaires qui limitent la croissance perpétuelle des populations humaines et du progrès économique. Les « systèmes humains » peuvent s'adapter et en effet prospérer dans un monde plus chaud car nous sommes les maîtres de la transformation.

Selon cette lecture émergente qui nous invite, alors que nous entrons dans l'Anthropocène, à ne pas craindre de transgresser les limites naturelles, la seule barrière à une formidable nouvelle ère pour l'humanité est le doute d'elle-même. « Nous ne devons pas voir l'Anthropocène comme une crise », écrit Ellis, « mais comme le commencement d'une nouvelle époque géologique riche d'opportunités pilotées par l'homme¹⁵ ». Quatre siècles après que Bacon l'ait décrit, avec la science moderne et les technologies de l'ingénierie du système Terre, nous sommes finalement prêts à construire la Nouvelle Atlantide. Ellis est confiant : « Nous serons fiers de la planète que nous créerons dans l'Anthropocène ». Seuls les romantiques détracteurs de la technologie et les scientifiques lugubres qu'ils citent font obstacle à l'avènement de cette vision.

Exactement comme Bacon qui concevait la Nature comme un objet passif à manipuler une fois que ses secrets lui avait été extirpés, et qui ne reconnaissait aucune limitation à l'exercice du pouvoir créatif humain, aujourd'hui les éco-pragmatiques conçoivent la Terre comme un « système » qui peut-être dompté grâce au savoir et à la puissance technologique. Dans son livre *The God Species*, Mark Lynas réalise la prophétie du Collège des Travaux des Six Jours. « La Nature ne gère plus la Terre », déclare-t-il. « Nous gérons. Ce qui arrive ici est notre choix ».

Les lignes de front ont été dressées. D'un côté il y a ceux qui comptent assujettir Gaïa jusqu'à la soumission totale ; de l'autre ceux qui

¹⁵ Erle Ellis, « The planet of no return », *Breakthrough Journal*, No. 2, Fall 2011; Erle Ellis, « Neither good nor bad », *New York Times*, 23 May 2011.



pensent qu'il s'agit de la folie ultime. Il y a cent-trente ans, Nietzsche présageait notre dilemme :

« Inexorablement, en tâtonnant, terrible comme le destin, la grande tâche et question se rapproche : comment la Terre dans son ensemble doit-elle être gouvernée ? »

A la différence près que dans l'Anthropocène nous commençons à comprendre que la Terre dans son ensemble n'est pas une sphère qui souffre gentiment d'être gouvernée.

Clive Hamilton est un essayiste politique et philosophe australien, spécialiste des questions environnementales. Il a fondé le think tank The Australia Institute dont il a été le directeur de 1993 à 2008. Il a déjà publié plus d'une douzaine d'ouvrages dont *Growth Fetish* (2003), *Affluenza* (2005), *Requiem pour une espèce* (2010), *Les Apprentis sorciers du climat* (2013). Il est membre de la Royal Society of the Arts et siège à la Climate Change Authority auprès du gouvernement australien.



www.institutmomentum.org
33, rue de la Colonie
75013 Paris
Tel. 01 45 80 26 07

Inventer les sociétés de l'après croissance

Fondé en mars 2011, l'**Institut Momentum** est un laboratoire d'idées sur les issues de la société industrielle et les transitions nécessaires pour amortir le choc social de la fin du pétrole. L'**Institut Momentum**, qui réunit des chercheurs, des journalistes, des ingénieurs et des acteurs associatifs, se consacre à répondre au défi de notre époque : comment organiser la transition vers un monde postcroissant, postfossile et modifié par le climat ? Comment penser et agir les issues de l'Anthropocène ? Son point de départ se fonde sur une prise de conscience : nous vivons aujourd'hui la fin de la période de la plus grande abondance matérielle jamais connue au cours de l'histoire humaine, une abondance fondée sur des sources temporaires d'énergie concentrée et à bon marché qui a rendu possible tout le reste.

La transition post-pétrolière, post-nucléaire et post-carbonique s'attache à complètement redessiner et à repenser les infrastructures de la société mais aussi à œuvrer à un nouvel imaginaire social. Lieu convivial de recherche, l'**Institut Momentum** produit des diagnostics, des analyses, des scénarios et des propositions originales sur les stratégies de transition et de résilience. L'**Institut Momentum** est là pour les susciter et les faire connaître aux individus, aux collectivités, aux entreprises et aux gouvernements. Enfin, l'**Institut Momentum** a le souci de donner de la visibilité aux solutions émergentes, déjà mises en œuvre par les villes en transition, les coopératives de l'énergie, les Amaps, les entreprises d'insertion, les collectivités dotées d'éco-quartiers.

Si nous parvenons à les diffuser, les initiatives et les contributions pour imaginer et créer le monde d'après pétrole se répandront globalement et localement. Elles deviendront majoritaires, et les efforts que nous déployons aujourd'hui seront demain des lieux communs. Entre temps, nous avons une chance, et c'est peut-être la dernière, de nous écarter du précipice. Un défi, un moment singulier, une fenêtre d'opportunité : le **Momentum**. Rejoignez-nous.